

Revue *Sur Zone*

(*Poezibao*)

n° 39

Philippe Jaffeux

« Mouvement »

Chantier en cours (extrait)

(mai 2017)

## Mouvement

Mon activité essaye avant tout de se fonder sur des mouvements décidés à aménager une sortie de l'écriture. Des mots s'assemblent pour se perdre dans un enchaînement de lignes qui dialoguent avec l'élan d'une architecture fragile. Des phrases exaltent la trace illisible d'un alphabet emporté par l'énergie d'une danse. Mes textes s'appuient sur une destruction de l'écriture pour construire un mouvement qui soutient l'appréhension d'un monde énigmatique. Des lignes transportées entre des interlignes attisent le feu insaisissable d'une langue animée. Des flots de mots éparpillés renflouent des pages qui sont aussi prêtes à célébrer une dimension graphique de l'écriture. La mobilité est un moyen d'expurger les lettres en invoquant le support musical de mes pensées. Seul le mouvement peut révéler et dépasser le temps et l'espace de l'écriture. Un tour de main, un geste chorégraphie alors un jeu porté par l'esprit d'une anti-écriture.

La ponctuation ou les intervalles entre chacune de mes phrases affermissent la fonction roborative de mes textes. Les écarts incitent les mots à se retourner contre eux-mêmes (ou dans leur contraire) afin d'accélérer l'écriture et la lecture. Des phrases, amorcées le plus souvent par leur milieu, délimitent un entre-deux, un souffle interstitiel qui consolide une rupture avec les règles de l'écriture. L'intervalle détermine un chaos situé entre ce qui est et ce qui n'est pas, il permet d'entretenir une tension et de traduire une incursion salvatrice du vide. Les écarts m'engagent à exister à l'écart d'une syntaxe qui règle un vocabulaire toujours insatisfaisant. Le travail des interstices permet de penser tout ce qui est entre, de localiser le lieu du milieu qui est aussi celui d'un décentrement. Mes textes tentent toujours de se fonder sur une ponctuation qui est une productrice intarissable de vides et qui imprime un mouvement particulier à chacune de mes phrases. Les intervalles sont aussi des feux qui éclairent des pages illuminées par l'écran d'un ordinateur. C'est pourquoi la raréfaction de l'écriture manuscrite, cursive, entretient un déploiement des intervalles en dévoilant la chair du numérique et en favorisant une expansion du vide.

Grâce au mouvement, les vérités existent uniquement dans le paradoxe et dans la contradiction. C'est la tension entre deux polarités complémentaires qui procure l'énergie nécessaire à la rédaction de mes phrases, surtout de mes *courants*. Les mots existent alors seulement les uns par rapport aux autres ; les oppositions, les antinomies, les alternatives ou la pensée binaire n'ont plus lieu d'être. La dualité entretient enfin une complémentarité et non plus des oppositions ; les contraires s'imbriquent et les antonymes s'interpénètrent. Les contradictions se contredisent et les extrêmes s'opposent afin de s'annuler l'un dans l'autre. L'oxymore cautionne alors un silence parlant ou le sens d'une absurdité afin d'exprimer les possibilités d'une langue et d'une réalité inédite. Des forces mises en relation transforment chaque idée en autant d'intuitions qui s'articulent, peut-être à l'aide de mes nerfs, avec une expérience tumultueuse de la contradiction. Des vocables mis en vis-à-vis créent un accord, voire une harmonie pour engendrer une vision qui dévisage l'écriture. Les contraires se réunissent, des mots en interaction s'accouplent ; une énergie dépolarisée libère l'élan d'une langue instable. Une collision de vocables inséparables souligne l'activité ambulante d'un sens vital. Les mots communiquent entre eux pour venir à bout de la communication. Les contraires se combinent afin de créer une pression et susciter une dynamique qui outrepassé un sens normatif. Le mouvement intègre la vitalité de chaque mot et de son contraire dans l'élan, plus ou moins automatisé, d'une pensée libre. La pratique du mélange me rappelle aussi que je suis en contradiction avec moi-même et qu'il est donc toujours juste d'accueillir une idée (ou un mot)

et son contraire. Le mouvement se propage par-delà les oppositions ou les antinomies pour faire corps avec l'œuvre chaotique et insaisissable du monde. L'écriture dépasse ses limites afin d'absorber ma conscience qui ne parvient plus alors à me séparer d'un vide créateur.

La rédaction de *Alphabet* a été un moyen de m'entretenir avec un ordinateur pour me soustraire à l'imposture cybernétique. Plus généralement, l'acte d'écrire prend, le plus souvent, la forme d'un dialogue avec moi-même afin d'animer une exploration de ma pensée. Je me libère de ma langue lorsque je converse avec moi-même afin de devenir un autre. Le mouvement est à l'origine d'une méthode qui exprime un drame de l'écriture. Si la dialectique me permet aussi de dépasser l'écriture par le truchement d'un mouvement, c'est parce que celle-ci semble être la meilleure façon d'intégrer les contradictions. Au mieux, cette technique favorise un mélange de mots, de flux, voire d'idées en électrisant une phrase harmonieuse. L'électricité ne se réduit pas à intensifier une attraction des contraires, elle éclaire une relation, un dialogue entre des mots ou des intuitions qui parviennent alors à se régler, entre elles, d'elles-mêmes. La négation structure la mobilité d'une force dialectique qui génère une troisième option à partir d'un couple d'idées. Cette pratique a surtout l'avantage de s'appuyer sur un recul, sur une mise à distance qui soumet l'acte d'écrire au seul mouvement. Une langue s'abandonne à l'activité vertigineuse d'une pensée mobile tandis que la dialectique parvient à se soustraire à l'emprise étouffante de la déduction ou de la démonstration. Chaque mot découvre alors son contraire afin qu'un risque puisse me permettre de dépasser la pensée dualiste et les oppositions. L'écriture, entendue comme processus de transformation, se réfère alors à un modèle d'équilibre en incarnant des contradictions qui assistent une sortie, parfois extatique, à l'extérieur de moi-même.

D'autre part, une angoisse libératrice imprime souvent un mouvement à mes phrases. L'acte d'écrire a parfois besoin d'être supporté par une peur panique autant que par une force tragique. Les tremblements, les secousses sont souvent les meilleurs garants d'un mouvement qui sauvegarde la fragilité d'un alphabet qui est prêt à tout. Des courants ouvrent des passages grâce à des décalages ou des ruptures qui animent l'espace d'une page convulsive. L'énergie essentielle du changement amène la pensée à douter d'elle-même. Le mystère de la parole se mélange à l'arrière fond d'un mouvement afin d'ébranler le décor de l'écriture. Des mots en déplacement marquent des transitions qui tentent d'adhérer à une vérité nietzschéenne des apparences.